

La Lettre de l'UBE n° 15

septembre 2002

Editorial

Notre communication passe aussi par... vous !

Pour toute association, le mois de septembre est synonyme de communication ! Et comme toute association, l'UBE souhaite pouvoir aussi compter sur vous pour se faire connaître à davantage de personnes...

Chaque année, nous travaillons au développement de nos activités, afin de répondre aux souhaits du plus grand nombre. Notre site Internet propose régulièrement de nouvelles rubriques (récemment un magazine en ligne, le « Micro-Hebdo ») ; la « Lettre de l'UBE » s'est elle aussi étoffée et deviendra peut-être un véritable magazine. D'autres projets suivent, d'autres suivront encore...

Venez les découvrir lors de notre Journée « Portes ouvertes » et faites-les découvrir, aussi, à tous ceux que vous pensez pouvoir s'y intéresser.

Nous serons heureux de vous accueillir pour en parler avec vous, et plus encore de pouvoir vous compter parmi nos futurs adhérents ! Plus nous serons nombreux - grâce à vous - plus nous pourrons répondre aux demandes de chacun.

Dominique TROTIGNON

Journée « Portes ouvertes »

Pour découvrir l'UBE, s'inscrire aux cours... ou tester vos connaissances !

Samedi 21 septembre 2002, de 10 h à 17 h, toute l'équipe de l'Université Bouddhique Européenne - enseignants, étudiants et bénévoles - sera à votre disposition pour vous faire découvrir l'association et ses activités.

Vous pourrez vous inscrire aux différents cycles de cours donnés à Paris ou au cours « en ligne » sur Internet, découvrir les programmes et les documents pédagogiques mis à votre disposition tout au long de l'année.

Pour ceux d'entre vous qui ne disposent pas chez eux d'un accès Internet, un ordinateur vous permettra de parcourir les pages du site de l'UBE et d'en découvrir les rubriques.

Vous pourrez aussi, si vous le voulez, vous inscrire pour participer au « Café bouddhiste » qui aura lieu en soirée, feuilleter les transcripts de conférence disponibles et une maquette des futurs « Cahiers de l'UBE », ainsi que découvrir le prototype d'un jeu de société intitulé « le Jeu de la Libération »...

Ce jeu s'inspire librement d'un jeu bien réel qui fut très longtemps utilisé dans les monastères du Tibet et



d'Extrême-Orient, afin d'offrir aux novices une occasion ludique d'étudier les bases de la Doctrine bouddhique. Selon la légende, ce serait le maître tibétain Sakya Pandita qui l'aurait inventé au XIII^e siècle. La règle est celle du « Jeu de l'Oie », le dé lancé représentant les aléas du karma... Les Chinois l'utilisaient aussi comme un jeu de divination afin de vérifier leur état d'avancement sur la Voie ; vous pourrez, vous, simplement tester vos connaissances en répondant aux questions dont dépendra votre cheminement jusqu'à l'Eveil final !

Au « Forum », 104 rue de Vaugirard 75006 Paris (M^o Montparnasse, Duroc et S^t-Placide)

Pour la première fois à Paris : un « Café bouddhiste » !

Il s'agit d'un projet depuis longtemps caressé par les membres de l'UBE, celui d'un espace de discussion, ouvert, thématique et pratique, afin d'aborder les grands thèmes de réflexion de notre société dans une perspective bouddhiste, comme cela se fait depuis quelques années pour la philosophie dans certains cafés.

Un « Café bouddhiste », en quelque sorte ! Pour les étudiants de l'UBE, les enseignants... et les autres, ce pourrait être une occasion d'aborder nombre de sujets traités en cours, mais de façon plus pratique et plus personnelle, sur des thèmes fixés, ensemble, au début de chaque séance. L'idée est lancée et nous ten-

terons l'expérience avec vous, dans les locaux du « Forum », à l'issue de la Journée « Portes ouvertes » (le 21 septembre de 18 h à 20 h). Vous pourrez, si vous le voulez, vous inscrire au cours de la journée. Et si ce premier essai est concluant, le projet pourra être pérennisé tout au long de l'année, dans un café ou ailleurs...

point de vue :

DOMINIQUE TROTIGNON

De l'intérêt du dialogue, inter-religieux et intra-bouddhique !

Le dialogue inter-religieux est devenu, depuis quelques décennies, un phénomène incontournable. Initié par les chrétiens, plus particulièrement les catholiques, il a permis à nombre de religieux et de laïcs de remettre en question quelques idées reçues sur leur propre foi et la doctrine de leur Eglise. Il faut d'ailleurs un certain courage - et une confiance certaine dans ses convictions - pour oser s'affronter ainsi à l'autre, au risque de devoir, parfois, renoncer au confort de la certitude !

Malgré tout, ce dialogue reste généralement très institutionnel et doctrinal - excepté sans doute pour les moines participant au Dialogue Inter-religieux Monastique. La rareté et la brièveté de la plupart de ces rencontres, leur manque de suivi, font qu'on assiste la plupart du temps davantage à une série d'exposés formels juxtaposés qu'à un véritable dialogue...

Depuis deux ans maintenant, nous sommes plusieurs enseignants de l'UBE (Philippe Cornu, Fabrice Midal, Eric Rommeluère et moi-même) à rencontrer très régulièrement, chaque mois, des représentants de la foi catholique (un frère dominicain, Thierry-Marie Couraud, et deux enseignants : Paul Magnin, de la Faculté jésuite du Centre Sèvres, et Dennis Gira, de l'Institut Catholique de Paris) ainsi qu'Eric Vinson (journaliste, rattaché par ses parents, à la fois, aux traditions chrétienne et bouddhiste), pour partager des temps de conversations personnelles, relativement informelles.

Ce partage de témoignages individuels a provoqué bien des interrogations et des débats... Au fil du temps, nombre d'idées préconçues sur « l'autre » se sont révélées, y compris au sein de cette « famille bouddhiste » au nom de laquelle nous sommes sensés prendre la parole !

Sans doute aussi est-ce là l'un des intérêts majeurs de l'Université Bouddhique Européenne, de nous donner l'occasion, non seulement d'exposer - côte à côte - les spécificités de chaque école bouddhiste, mais aussi et surtout

de travailler ensemble. Les étudiants de l'UBE le savent bien, qui ont assisté bien des fois à des échanges impromptus entre nos divers intervenants, s'apostrophant - en toute amitié et non sans humour ! - au nom du « Grand » et du « Petit » Véhicule, notamment... Cette confrontation amicale - qui se développe depuis plus de cinq ans maintenant - a permis à chacun d'évoluer dans sa propre tradition, en acquérant une meilleure connaissance de celle des autres. L'enseignement que nous délivrons en a lui-même très largement bénéficié.

Une question fondamentale que l'on croyait résolue depuis longtemps : qu'est-ce, finalement, qui caractérise toutes les écoles bouddhiques ?

Combien de fois nous sommes nous rendu compte que ce que nous croyions - en toute bonne foi - un fondement de l'enseignement bouddhique, se révélait être, en fait, une caractéristique culturelle propre à une école déterminée... Combien de fois, aussi, à l'inverse, avons-nous été surpris de découvrir, chez « l'autre », un point de vue ou une pratique qui nous semblaient n'appartenir en propre qu'à notre seule tradition...

Combien de fois, ainsi, avons-nous été obligés de reconnaître que les discours institutionnels des divers courants bouddhistes reproduisaient des poncifs d'un autre âge, symptomatiques parfois d'une méconnaissance profonde des écoles entre elles, souvent aussi d'une influence de points de vue strictement occidentaux, sans rapport avec la Doctrine bouddhique !

Avec les catholiques, comme entre nous, revient sans cesse cette question fondamentale que l'on croyait résolue depuis longtemps : qu'est-ce, finalement, qui caractérise toutes les écoles bouddhiques ? Comment concilier, par exemple, la foi développée dans les écoles de la Terre Pure - écoles majoritaires, en nombre, tant en Asie qu'en

France (à travers la communauté vietnamienne) - qui ne pratiquent ni la méditation assise ni même les Préceptes, avec les écoles Theravâda ou Tibétaines, pour lesquelles ces pratiques demeurent fondamentales ? Et que dire de ces nombreuses écoles sino-japonaises, parfaitement méconnues dans notre pays, ou de la présence du tantrisme en Indochine, pourtant toujours unanimement présenté comme strictement Theravâda ?...

Bien des « constructions mentales » se sont ainsi brisées devant la découverte de la réalité « telle qu'elle est », toujours si différente de ce que nous croyions - ou voudrions - qu'elle soit ! Les écoles de la Terre Pure, de ce point de vue, sont particulièrement « interpellantes ». Présentées comme une « voie facile », elles exigent pourtant d'emblée de leurs adeptes un lâcher-prise radical, un abandon total de toute idée de « moi », qui n'a son pareil dans aucune autre école...

Peut-être sont-elles, en fait, la Voie la plus exigeante et la plus abrupte de tous les bouddhismes, lorsqu'elles demandent de s'en remettre, inconditionnellement, à la seule force du vœu d'un Bouddha, Amitabha... Peut-être résumement-elles aussi, à elles seules, le véritable fondement commun à tous les courants du bouddhisme, que symbolisent les Trois Refuges : expression d'une confiance totale et sereine - d'une « foi », au sens le plus fort du terme - en le Bouddha et la réalité de son Eveil, accessible à tous, en son Enseignement et la communauté de ses disciples, qui en sont le Chemin.

Dialoguer entre bouddhistes et avec les chrétiens nous aura permis de comprendre l'importance essentielle de cette foi dans le bouddhisme, contrairement à ce qu'affirment de si nombreux discours tenus en Occident. Foi que nous professons désormais avec conviction, malgré le discrédit qu'il est de bon ton d'attacher à ce terme... Mais foi qui nous est commune, réellement, au-delà de tous les discours doctrinaux, vis-à-vis de l'expérience ineffable de la *bodhi* !

Actualités du bouddhisme

Les « Filles du Bouddha » font des émules...

Créée à Bodh-Gaya en 1987, dans la mouvance des mouvements féministes, l'association « *Sakyadhita* » (« les Filles du Bouddha ») a récemment tenu sa 7^e conférence internationale, à Taïwan. Pendant une semaine, un public d'environ 300 personnes et une trentaine d'intervenantes ont débattu du statut des femmes dans les pays asiatiques et, notamment, du rétablissement de l'ordre des nonnes (*bhikkhuni*) dans les pays Theravâda. Le choix de Taïwan n'était pas anodin... Ce bastion de la Chine traditionnelle est, avec le Viêtnam, l'un des rares pays bouddhistes où la lignée d'ordination des femmes s'est mainte-

nue. Les nonnes taïwanaises sont d'ailleurs très actives dans la société civile (surtout dans le domaine des œuvres sociales et de l'éducation) et ont largement contribué au regain d'intérêt pour le bouddhisme dans ce pays. Ce sont aussi elles qui, récemment, à Bodh Gaya, ont transmis l'ordination à plusieurs centaines de postulantes venues notamment du Sri Lanka ou de Thaïlande... au grand dam des autorités du Theravâda qui n'acceptent pas cette lignée d'ordination d'origine mahayaniste ! Le débat soulevé par les « Filles du Bouddha » est particulièrement rude en Thaïlande où l'une des cofondatrices du mouve-

ment, Chatsumarn Kalbisingh, ancien professeur de bouddhisme à l'Université de Thammasat, s'est elle-même fait ordonner novice l'année dernière et ne manque pas d'intervenir régulièrement dans les *media* du pays. Son coup d'éclat a suscité depuis de nombreuses vocations parmi les jeunes Thaïlandaises, au point de provoquer un débat politique : les moines thaïlandais bénéficient en effet d'un statut juridique constitutionnel et ses nouvelles *bhikkhuni*, non reconnues, se retrouvent donc « hors la loi »... Plusieurs députés s'en sont émus et ont réclamé la reconnaissance officielle de cette nouvelle lignée d'ordination.

Etat-Unis : décès de Philip Whalen

Représentant peu connu en France de la Beat Génération, le poète américain Philip Whalen vient de s'éteindre à l'âge de 80 ans. Avec ses amis Jack Kerouac et Gary Snyder, Whalen faisait partie de cette génération d'Américains qui furent séduits par le bouddhisme dans les années 50. Whalen vivra d'ailleurs treize ans au Japon,

avant de s'installer au Centre Zen de San Francisco, premier grand centre bouddhiste américain, fondé par Shunryu Suzuki *roshi*. Après avoir pris les vœux de moine, il est officiellement reconnu maître zen en 1987. Bien que malade, il se voue à l'enseignement et dirige même un centre zen, au cœur du quartier homosexuel de

San Francisco, particulièrement célèbre pour son hospice créé à l'intention des malades du Sida. Lors d'un séjour qu'il effectuera à Paris, cet hiver, son ami Gary Snyder aura l'occasion de lui rendre hommage, à la Maison de la Culture du Japon, le 7 décembre, en déclamant ses poésies, accompagné de musiciens du théâtre Nô...

Un pèlerinage inhabituel en faveur de la paix

Le 6 août dernier - date anniversaire de la destruction d'Hiroshima - sept moines japonais, du temple Nipponzan Myôhōji, et trois Occidentaux ont débuté un pèlerinage « explosif » ! Leur point de départ : un site archéologique bouddhiste du Pakistan, près d'Islamabad ; leur point d'arrivée :

Sançi, en Inde, où se dresse le plus ancien stûpa du pays, construit par Asoka. Cette marche bouddhiste, rythmée par les psalmodies du *Sûtra du Lotus*, en pays hindou et musulman, se voulait provocante : « Nous souhaitons une solution pacifique dans le conflit qui oppose l'Inde et le

Pakistan, a déclaré l'un des moines. Ce jour rappelle au monde entier que l'usage des armes nucléaires est un crime infini qui ne doit jamais se répéter. Ce pèlerinage veut également rappeler leur héritage commun à ces deux pays qui souffrent aujourd'hui d'antagonisme religieux et d'inimitié. »

Création d'un groupe d'étude et de méditation Theravâda à Paris

Afin d'offrir aux habitants de la Région parisienne une possibilité supplémentaire de mieux connaître l'école Theravâda et de pratiquer selon cette tradition, la création d'un groupe d'étude et de méditation est envisagée, à Paris, en liaison avec l'Association Bouddhique Theravâda « Vivekârâma ». Cette association a été fondée, à Mâcon, par Michel-Henri Dufour, dans la

lignée du maître Ajahn Chah (tradition des « moines de forêt » de Thaïlande) ; elle organise régulièrement des sessions de méditation et d'enseignement ainsi que des retraites dirigées par la nonne française Ajahn Sundâra, résidente au monastère d'Abhayagiri, aux Etats-Unis, placé sous l'autorité spirituelle du premier disciple occidental d'Ajahn Chah, Ajahn Sumedho.

Le lieu et les horaires de ces rencontres seront déterminés en fonction des disponibilités des personnes intéressées. Pour plus de renseignements, vous pouvez prendre contact avec Dominique Trotignon : 61^{bis} avenue de la République 92120 Montrouge. Tél. 01.46.55.33.19 ; courrier électronique : dominique.trotignon@club-internet.fr.

Actualités du bouddhisme

Séjour du maître zen japonais Gudo Wafu Nishijima roshi

à Bruxelles, Paris et Montpellier du jeudi 31 octobre au dimanche 10 novembre

A l'invitation d'Eric Rommeluère et d'Hervé Boucher, auxquels il a accordé la transmission du Dharma, le maître japonais Gudo Wafu Nishijima *roshi* effectuera cet automne un séjour en France et en Belgique, à la rencontre des pratiquants zen de ces deux pays.

Nishijima *roshi*, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-deux ans, pratique le zen depuis une soixantaine d'années, dans la tradition de l'école Sôtô. Il a d'abord étudié sous la direction du célèbre Kôdô Sawaki *roshi* (1880-1965) puis, après la mort de ce dernier, sous celle de Rempô Niwa Zenji (1905-1993), qui fut le supérieur général de l'école Sôtô et dont il est l'un des successeurs.

S'il a écrit une trentaine d'ouvrages en japonais, qui lui valent une certaine notoriété dans son pays, Nishijima *roshi* est surtout connu en Occident par sa traduction en anglais, avec l'un de ses anciens disciples, du célèbre *Shôbôgenzô*, « Le Trésor de l'Œil de la Vraie Loi », de Maître Dôgen (1200-1253), fondateur de l'école Sôtô. Nishijima *roshi* anime un centre zen résidentiel dans la ville d'Ichikawa près de Tokyo.



Son périple en Europe débutera à Bruxelles où il dirigera tout d'abord une retraite de méditation dans le cadre des activités du centre œcuménique « Les Voies de l'Orient ». Cette *sesshin*, à laquelle participera Bernard Durel - moine dominicain qui anime des retraites zen en France, Belgique et en Suède - se déroulera du jeudi 31 octobre au soir au dimanche 3 novembre après-midi. Le lundi 4 novembre, toujours à Bruxelles, Nishijima *roshi* donnera une conférence publique à l'Institut Nalanda.

Son séjour se poursuivra ensuite à Paris où Nishijima *roshi* donnera deux conférences publiques : la première aura lieu le mardi 5 novembre au soir, au Dojo Zen de Paris, siège de l'Association Zen Internationale ; la deuxième, en complément d'une séance de *zazen*, le mercredi 6 novembre, au « Centre de cheminement Assise », centre chrétien dirigé par le père Breton, rue Quincampoix, à Paris. Pour la fin de son voyage, Nishijima *roshi* participera enfin au « Forum International du Bouddhisme et de la Médecine », qui se tiendra samedi 9 et dimanche 10 novembre au « Corum » de Montpellier, sur le thème de la douleur [voir ci-dessous]. Il y donnera une conférence, le samedi 9 à 14 heures, sur « Zazen, un meilleur vécu de la douleur ».

Renseignements et inscriptions :

- Pour tous renseignements : Eric Rommeluère. Tél. 01.45.88.07.15
- « Les Voies de l'Orient », 69 rue du Midi 1000 Bruxelles. Tél. : 00.32/(0) 25-117.960
- Institut Nalanda, 48-50 rue de l'Orme 1030 Bruxelles. Tél. 00.32/(0) 26-753.805
- Dojo Zen de Paris, 175 rue de Tolbiac 75013 Paris. Tél. 01.53.80.19.19

Forum International du Bouddhisme et de la Médecine : « La douleur »

samedi 9 et dimanche 10 novembre 2002, au « Corum » de Montpellier
renseignements : « Jaune.sarl », 4 rue Bornier 34000 Montpellier. Tél. 04.67.58.73.32

Samedi 9 novembre

Existence et causes de la souffrance

10 h : « Qu'est-ce que la douleur ? Comment s'exprime-t-elle ? », Alain Serrie, Bernard Laurent et le Vénérable Dhammaratana

12 h : « La douleur, le chaînon manquant entre vie, religion et philosophie », Patrick Giniès

14 h : « Zazen, un meilleur vécu de la douleur », Gudo Wafu Nishijima Roshi

16 h : « La douleur a-t-elle un sens ? », Jacques Donnars, Philippe Cornu, Alain Jacquemart, Jean-Pierre Peter

18 h : « La guérison de la douleur par le pouvoir de l'esprit », Tulku Thondup

Dimanche 10 novembre

Suppression de la souffrance, moyens mis en oeuvre

9 h : « L'accompagnement, une aide pour faire face à la douleur », Marie de Hennezel, approche clinique ; Andreas Müller-Cyran, approche spirituelle

10 h : « Transformer la souffrance », Sogyal Rinpoché

14 h : Perspective des médecines orientales : « Le diagnostic et le traitement de la douleur par la médecine chinoise », Eric Marié ; « Douleur physique, douleur mentale et compassion en médecine tibétaine », Jacques Haesaert

16 h 45 : « Prise en charge de la douleur et de la souffrance par la médecine homéopathique », Madeleine Bastide et Bernard Long

À propos de l'édition des textes bouddhistes canoniques

FABRICE MIDAL

Parmi ceux qui manifestent un intérêt pour le bouddhisme en Occident, rares sont ceux qui ont accès aux textes canoniques ou classiques, qui constituent pourtant cette tradition. La plupart des bouddhistes occidentaux étudient peu et se limitent généralement aux seuls enseignements de leur propre maître et à quelques autres ouvrages que ce dernier a pu conseiller. Ce n'est pas uniquement le fait d'une certaine ignorance car cela est dû aussi, pour une part, à la structure même de cette tradition.

Le bouddhisme n'est pas une religion révélée, et la vérité ne repose pas dans un texte sacré comme le sont la *Torah* pour le judaïsme, le *Nouveau et l'Ancien Testaments* pour le christianisme et le *Coran* pour l'Islam, trois textes qui se présentent comme « parole de Dieu ». Dans le judaïsme, on considère même que si une seule lettre de la *Torah* était fautive, le texte ne serait plus apte à servir au culte...

Rien de tel dans le bouddhisme ! Les *sûtra* sont des compilations des paroles du Bouddha et ont été rédigées relativement tardivement. Selon la tradition, c'est lors du concile de Rajagriha - peu après la mort du Bouddha - qu'Ananda répéta l'ensemble des discours qu'il avait entendus durant les quarante années de prédication du Maître, tandis que le moine Upali récita le Vinaya. Appris par cœur par des générations de moines, les *sûtra* ne seront finalement couchés par écrit qu'environ cinq cents ans après la mort du Bouddha.

Pour la grande majorité des écoles bouddhistes l'accent est mis avant tout sur l'expérience spirituelle et l'étude des textes n'a de sens que pour orienter le pratiquant vers celle-ci. Certaines écoles, tout particulièrement en Chine puis au Japon, se concentrent même souvent sur un seul *sûtra*, dont elles portent d'ailleurs le nom. Dans la tradition Zen, chaque

école étudie avant tout les textes de son fondateur. Ainsi, dans le Zen Sôtô, l'étude de Dôgen joue-t-elle un rôle décisif. Les *sûtra* sont étudiés de manière accessoire et il ne s'agit alors que de quelques textes particuliers comme le *Sûtra du Lotus* (dont la traduction de Jean-Noël Robert, parue chez Fayard en 1997, est une référence), le *Sûtra du Diamant*, le *Vimarlakirti*, l'*Avatamsakasûtra* (sur la vacuité comprise comme interpénétration de tous les phénomènes), ou encore le *Sûtra du filet de Brahmâ* (sur les vœux de *bodhisattva*).

Dans la tradition tibétaine, enfin, plus que les *sûtra*, les pratiquants étudient de grands commentaires de maîtres tibétains, comme ceux de Mipham Rinpotché ou Jamgon Kongrul-le-Grand pour les écoles Kagyü et Nyingma, ou encore les textes de grands maîtres indiens comme Nâgârjuna, Candrakirti ou Atisha.

L'étude des textes n'a de sens que pour orienter le pratiquant vers l'expérience spirituelle.

L'absence de toute référence à cette tradition textuelle, en Occident, pose néanmoins problème ; tout particulièrement parce que notre environnement culturel n'est pas propice - comme il l'est en Asie - à une réflexion bouddhiste. Ne jamais étudier les enjeux que pose la tradition bouddhiste crée de sérieuses difficultés pour son avenir en Occident, et conduisent ceux qui la pratiquent à formuler et à penser de grandes naïvetés, comme à ne pouvoir que difficilement communiquer entre eux.

Etre bouddhiste impose de s'engager dans notre temps pour qu'une telle vision puisse rayonner vraiment au-delà des simples démonstrations de foi. Et si un bouddhiste n'a pas à devenir un érudit, il ne doit pas oublier, comme le souligne Môhan Wijayarata, que « les textes canoniques sont extrêmement importants en tant que "outils de travail" ».

Mais un phénomène important s'amplifie d'année en année, en France et dans le monde Occidental en général : la traduction de grands textes classiques, *sûtra* ou principaux commentaires des différentes traditions, non pas seulement par des universitaires qui n'ont pas de rapport personnel à ces textes, mais aussi et surtout par des pratiquants qui joignent à leur engagement spirituel les qualités de sérieux les plus achevées.

Cette année, par exemple, a vu la parution de plusieurs textes de tout premier rang sur lesquels il nous a semblé nécessaire de revenir et qui posent quelques problèmes de fond.

Il faut mentionner tout d'abord les éditions Fayard qui inaugurent la première collection entièrement consacrée aux grands textes bouddhistes. Le projet est courageux et force l'admiration. Claude Durand, son président, a pris la décision de publier une



moyenne de trois livres par an pour les dix ans à venir. Le directeur de publication, Patrick Carré, a le souci de privilégier des traductions manifestant de réelles qualités littéraires. Il explique ainsi, dans la préface de sa traduction du *Vimalakîrtinirdeśhasûtra* (« *Sûtra de la liberté inconcevable* ») qu'il aimerait que ce texte soit aussi lu comme « une œuvre littéraire, une manière de roman poético-philosophique aux mille rebondissements chargés de montrer, d'inspirer, de trans

Bouddhisme et Occident : lire les textes traduits

mettre l'inconcevable et la liberté qui couronne l'inconcevable.» Il souhaite ainsi au fur et à mesure des années montrer l'existence d'une littérature riche et vaste.

Un des paris intéressants de l'éditeur est de publier une traduction du texte chinois comme aussi de celui en tibétain, permettant ainsi au lecteur de mieux comprendre la spécificité de chacun de ces deux mondes et leur appréciation différente du sens du texte - surtout lorsque l'original sanscrit n'a pas été retrouvé. C'est ainsi que, dans le volume du *Soutra du diamant*, sont publiés quatre traductions du « *Soutra* du cœur de la Connaissance transcendante » : l'une du sanscrit, deux du chinois (de Kumarajiva et de Xuan-zang) et enfin la tibétaine.

Patrick Carré est profondément marqué par l'exemple de Kumarajiva, qui fut le grand traducteur chinois de la fin du IV^e et du début du V^e siècle et qui traduisit près de soixante-dix volumes. Celui-ci se sentait très libre par rapport aux textes originaux, privilégiant le sens à la littéralité : « Il n'hésitait pas, écrit Patrick Carré, à abrégier les longueurs de l'original indien en privilégiant le sens plutôt que la littéralité. »

Cette souplesse contraste avec les traductions tibétaines qui présentent un grand nombre d'automatismes grammaticaux et d'artifices de traductions, propres à cette langue. On comprend que l'essentiel, pour Patrick Carré, est que les traductions de textes ne soient pas prisonnières d'un « littéralisme » qui, selon lui, trahit souvent l'incompréhension du traducteur.

Trois volumes ont parus pour l'instant : *Le Soutra du diamant et autres soutras de la voie médiane*, qui rassemble les grands textes faisant l'objet de récitation et de méditation quotidiennes sur le sens de la vacuité, dans le bouddhisme zen et tibétain ; *Le Soutra de la liberté inconcevable*, qui est un exposé important sur la non-dualité et la notion de vacuité ; *Visuddhimagga, Le chemin de la Pureté*, de Buddhaghosa, enfin, qui est un véritable monument de la tradition du Theravâda et dont la publication pourrait renouveler considéra-



blement la traduction habituelle de nombreux termes bouddhistes.

Le traducteur, Christian Maès, ose en effet rompre avec des habitudes aujourd'hui séculaires (la plupart des termes français utilisés ont été « inventés » au XIX^e siècle, en majeure partie par Eugène Burnouf) et ses choix, parfois surprenants, ne peuvent laisser

indifférent. On appréciera ainsi tout particulièrement son « dénouement » pour rendre le terme *nirvâna*, qui privilégie l'étymologie traditionnelle contre celle des philologues (« extinction »), ou encore « état d'être » pour *citta*, plutôt que « coeur-esprit ». Citons aussi « sagacité » pour *prajñâ* (« sagesse transcendante ») ou « collection » pour *kâya*, habituellement traduit par « corps », quitte à produire des composés pour le moins inhabituels comme « collection connaissable » pour *Dharmakâya* (« Corps de *Dharma* »), qui convient bien à la tradition du Theravâda mais surprendra plus d'un adepte du Mahâyâna...

Il existe, chez les traducteurs de textes canoniques, deux directions de travail bien différentes

On remarquera que Patrick Carré comme Philippe Cornu, qui traduisent les deux premiers volumes de la collection de Fayard, ont publié leurs premières traductions aux éditions du Seuil, dont la collection « Points Sagesse » reste la référence la plus complète de l'édition de textes bouddhistes en France (par exemple l'important *Soutra de l'Est-trade du sixième Patriarche Houei-neng* qui est le texte fondateur de l'école du Tch'an du Sud, école bouddhiste de l'illumination subite)

Hormis les nombreuses traductions de Georges Driessens dont *La Perfection de la sagesse*, publiée en 1996, il faut noter la parution cette année de la traduction de vingt et un textes du canon bouddhique

par Môhan Wijayaratna. Le souci de l'auteur est inverse à celui de Patrick Carré. Il cherche à éviter de présenter une traduction littéraire, et souhaite au contraire « donner une version intégrale de chaque récit, traduit au plus près des mots palis.» L'ouvrage offre au lecteur l'accès à des textes permettant de comprendre la tradition pali et



Theravâda de manière profonde. L'introduction et les notes de Môhan Wijayaratna (qui sont placées, de manière si utile, en bas de page et non en fin de volume) sont de précieuses indications de réflexion et de travail. Il y a là deux directions de travail bien différentes...

Il est vrai que les textes canoniques sont difficiles d'accès sans aucun appareil critique. Le lecteur risque d'avoir du mal à ne pas faire de contresens ou en comprendre tous les enjeux - et ce même s'il est familier de la doctrine bouddhiste.

La parution de ces différents livres pose question de fond : qu'est ce donc qu'un *sûtra* pour un bouddhiste occidental du XXI^e siècle ? Est-ce une œuvre littéraire (et la qualité d'écriture est alors essentielle), un écrit qui induit une expérience spirituelle (qui nécessite alors une présentation critique qui en montre les enjeux et rende compte des choix du traducteur) ou un texte historique ayant un contexte et une histoire qu'il faut connaître pour le comprendre ? Chaque traducteur et éditeur y répond selon ses propres engagements.

Bouddhisme et Occident : lire les textes traduits

Une grande qualité des traducteurs est l'attention qu'ils portent à ne pas lire le texte traditionnel par le biais de concepts occidentaux

Personnellement, un des ouvrages qui m'a le plus marqué cette année est la publication du *Ratnagotravibhaga*, « Le message du futur bouddha », traduit du sanskrit et du tibétain par François Chenique. Ce livre est considéré comme une révélation du futur bouddha Maïtreya à Asanga, qui en a assuré la transmission et le premier commentaire.

Le texte présente la vacuité dans son rapport avec la Nature de Bouddha. Point théorique difficile : comment lier ensemble l'irréalité de tous les phénomènes (la vacuité de nature propre) et la présence en tous les êtres de l'Essence de Bouddha ?

Pour l'auteur, reprenant ici la tradition Shengton (que l'on retrouve plus particulièrement dans les écoles Kagyü et Nyingma), bien que la nature de l'esprit soit vide des impuretés adventices, elle n'est pas dénuée de qualité. Ainsi, pour cette école, lorsque toutes les impuretés qui recouvrent la Nature de Bouddha sont parfaitement purifiées, l'esprit s'éveille à sa vraie nature qui n'est autre que la Bouddhéité elle-même.

C'est une traduction mot à mot qui nous est donnée ici - offrant au lecteur d'entrer véritablement de plain-pied dans le texte, dans la pensée même des langues tibétaine et sanscrite. Les commentaires de François Chenique permettent aussi de suivre le texte - ce qui, pour un lecteur ordinaire, n'est pas du tout évident ! - surtout s'il

lit les textes classiques, non par simple plaisir, mais par souci d'une transformation réelle, où - comme le dit l'auteur - la délivrance est possible par la contemplation de la vérité.

Cet ouvrage a la très grande qualité de prêter une grande attention à ne pas lire le texte traditionnel par le biais de concepts occidentaux (comme c'est le plus souvent le cas), tout en proposant quelques rapprochements avec la pensée et la mystique occidentales, rapprochements très éclairants et reposant sur



une expérience réelle des textes. Il faut aussi noter la qualité avec laquelle l'auteur expose nombre de mécompréhensions que nous véhiculons et insiste tout particulièrement dans son commentaire sur la signification réelle du « non-soi », évoqué par tous les bouddhistes. Il ne s'agit pas là d'une simple négation, mais de la

réalisation d'un état spirituel « sans moi ». Le texte affirme que le *Dharmakāya* est le « Suprême Soi » - idée surprenante, reconnaît l'auteur, et qui est en réalité au-delà de la distinction du « soi » et du « non-soi » : « Par crainte de professer un Soi moniste, substantiel et ontologique, trop d'Occidentaux pensent et disent que, dans le Bouddhisme il n'y a ni moi, ni soi, ni Soi, ce qui aboutit à un nihilisme stupide qui n'a plus rien de commun avec la Voie du Milieu ».

Il faut noter aussi le travail remarquable des éditions Padmakara - maison rattachée au centre bouddhiste de Chanteloube. Leurs textes sont traduits dans une perspective explicitement spirituelle et y sont longuement vérifiés par les maîtres, pour que leur opérativité soit entière. A été publiée cette année une remarquable édition des cent huit *jakata*, contes des vies antérieures du Bouddha Sâkyamuni, à partir d'une œuvre en prose du XIX^e siècle rédigée en Tibétain mais à partir d'une version reprenant celle, plus ancienne, du grand poète cachemirien du XI^e siècle, Kshemendra.



Nous avons de même déjà noté, dans une précédente « Lettre de l'UBE », la traduction de Kengan D. Robert du *Shôbôgenzô Zuimonki* de Dôgen, parue aux éditions Sully. Dôgen est souvent d'une grande difficulté à lire. Ces enseignements d'une très grande lisibilité, recueillis par son disciple, ont toujours joué un rôle central dans la tradition du Zen Sôtô. Le texte aborde à travers les questions les plus ordinaires les grands thèmes du Zen : ne pas se mettre en valeur extérieurement, le rôle de la mendicité pour les moines, abandonner le monde et tous les attachements, ne pas se soucier de l'opinion d'autrui et dompter son esprit, la difficulté d'appréhender la vraie Réalité d'un Bouddha, l'importance de la vraie générosité...

Bouddhisme et Occident : lire les textes traduits

Comment lire les *sûtra* ?

D'après John Bullit (traduction de Michel-Henri Dufour).

Le texte complet, en anglais, peut être lu sur le site Internet « Acces to Insight » (<http://www.accesstoinsight.org>).

Si l'on désire véritablement savoir si les enseignements fonctionnent, il est nécessaire d'étudier les textes et de les mettre en pratique. Ils présentent en effet un ensemble complet et cohérent et offrent un guide permettant au disciple de partir du niveau où il se trouve - quel que soit ce niveau (sceptique, dillettante, laïc dévot, moine ou nonne) - et d'accéder à la maturité spirituelle. (...) Chaque *sûtra*

ne représente que l'une des multiples facettes du *Dharma*, tous les textes étant interdépendants dans leur construction d'une image complète de l'enseignement du Bouddha. (...)

[Tous les *sûtra*] attribués au Bouddha, démontrent de façon magistrale son habileté pédagogique. Il organise ses exposés de manière claire, logique, aisément mémorisable, en utilisant des listes, il engage son auditoire dans un

dialogue actif afin de les éveiller aux failles dans leur compréhension, il use d'images et de comparaisons accessibles à ceux qui l'écoutent. (...)

Au cours de nos lectures, nous devons constamment garder à l'esprit quelques principes généraux ainsi qu'un certain nombre de questions permettant de situer le *sûtra* par rapport à notre condition présente, notre pratique et notre but.

Principes généraux

- Il n'existe aucune traduction définitive d'un *sûtra*.
- Aucun *sûtra* ne contient tous les enseignements.
- Il est vain de chercher à savoir si un *sûtra* rapporte exactement les paroles prononcées par le Bouddha.
- Si l'on est rebuté par un *sûtra*, il faut le mettre de côté provisoirement et le relire plus tard, jusqu'à ce qu'il évoque une réponse et qu'il soit signifiant pour notre pratique.
- Un bon *sûtra* est celui qui incite à en abandonner la lecture. Puisque le but de la lecture des *sûtra* est d'inspirer à développer une vue correcte, à vivre

une vie de qualité et à méditer efficacement, si l'on ressent la nécessité de poser le livre et d'essayer immédiatement, le *sûtra* aura rempli son office.

- Lire un *sûtra* à voix haute, du début à la fin, est une bonne pratique.
- Essayer de remarquer les différents niveaux d'enseignement du *sûtra* en contemplant la façon dont le Bouddha, dans son exposé, utilise lui-même et met en application ce qu'il prône.
- Ne pas sauter les répétitions, même si elles paraissent ennuyeuses et lourdes. Elles possèdent souvent de légères variations qu'il ne faut pas négliger.
- Discuter du *sûtra* avec un ami sur la

Voie ou un membre de la Communauté monastique.

- Apprendre un minimum de pâli afin de creuser les différentes acceptions des mots, leur étymologie, pour être à même de comprendre et jauger les différentes traductions proposées par les auteurs.
- Lire ce que les commentateurs, anciens et modernes, ont écrit à propos du *sûtra*.
- Offrir au *sûtra* le temps de la maturation. Un *sûtra* n'est pas une énigme à résoudre sur le champ ; il peut se révéler sous différents aspects longtemps après sa lecture.

Les questions en filigrane

Les *sûtra* ne constituent pas un livre de recettes. Il faut bien comprendre qu'en lisant un *sûtra* on jette un œil (ou une oreille) sur ce que le Bouddha est en train d'enseigner à quelqu'un d'autre. Il a constamment adapté ses exposés aux besoins de l'auditoire concerné et les textes font référence à des situations réelles ; il est par conséquent fondamental d'estimer si la situation des auditeurs du *sûtra* est similaire à la nôtre afin de juger si ce *sûtra* nous est nécessaire et d'appliquer au mieux les injonctions du Bouddha. Les questions suivantes ne sont pas destinées à nous transformer en exégètes mais simplement à utiliser le *sûtra* comme une parole vivante adaptée à notre vie.

- Quel est l'environnement du *sûtra* ? Le lieu, l'époque, la saison, les événements préluant à l'exposé, etc. ?
- Quelle est l'histoire et son importance dans l'exposé ?
- Qui est à l'origine du *sûtra* ? Le Bouddha lui-même, une question posée, un débat... ?
- Qui enseigne et quel est son niveau de réalisation ? Le Bouddha, un disciple laïc, un *bhikshu*, un *arhat* ?
- A qui les enseignements sont-ils destinés ? Un moine, une nonne, un disciple laïc, les suivants d'une autre tradition religieuse ? Quel est leur niveau de compréhension et de réalisation spirituelle ?
- Quelle est la méthode de présentation des enseignements ? Un exposé

formel, un ensemble des questions-réponses, la relation d'une histoire ancienne, un verset ? La méthode d'enseignement fait-elle partie intégrante du message enseigné ?

- Quel est l'enseignement essentiel du *sûtra* ? Quelle sa place dans l'édifice général, et comment s'insère-t-il dans notre propre pratique ?
- Comment le *sûtra* se termine-t-il ? Les auditeurs sont-ils satisfaits, atteignent-ils un certain niveau de réalisation ?
- Qu'est-ce que ce *sûtra* peut nous offrir ? La question la plus importante demeurant celle-ci : *quelle leçon pouvons-nous tirer de cet exposé ?* Car c'est avant tout le cœur, et non l'intellect, qui doit être transformé.

Le Lotus et la rose

FABRICE MIDAL

Han F. de Wit, éditions Kunchab, 2002

Ce livre est né du dialogue que l'auteur a eu, en tant que bouddhiste, avec des chrétiens, des thérapeutes et ceux qu'il nomme « humanistes ». Il cherche donc, à travers cet ouvrage, à confronter bouddhisme et vision occidentale de la religion, de la psychologie et de l'éthique.

En Occident, la rose symbolise l'amour, le dévouement et, par extension, l'accomplissement humain le plus haut. Le bouddhisme, lui, considère le lotus en fleur comme un symbole de l'Eveil, entendu comme amour inébranlable de l'humanité. Ces deux traditions se rencontrent donc lorsqu'elles se demandent comment cultiver la fleur de l'humanité.

L'auteur étudie d'abord l'histoire de la réception en Occident du bouddhisme, « religion » singulière puisque non-théiste. A la différence des autres religions, le bouddhisme tente de venir à bout de la souffrance, non pas en pratiquant l'obéissance à Dieu ou aux dieux, mais par l'analyse de la réalité née de nos imaginations. Il permet ainsi de nous libérer de notre construction mentale et, pour lui, l'homme est au centre. Le bouddhisme est donc anthropocentrique. L'auteur pense d'ailleurs qu'il vaudrait mieux parler à son sujet de « spiritualité rationnelle », d'« humanisme spirituel » ou de « spiritualité empiri-

que », l'important étant qu'il ne met pas en son centre la foi, mais la découverte des causes spirituelles de notre insensibilité et de notre humanité, de notre aveuglement mental et de la clarté de l'esprit.

Han F. de Wit s'attache ensuite au rapport entre bouddhisme et psychologie : plus particulièrement la psychologie empirique et cognitive - qui, à la différence des pays anglosaxons, reste marginale en France où l'apport de Lacan change considérablement la perspective. L'auteur présente la psychologie contemplative bouddhiste : une étude de l'esprit humain et la découverte de l'absence

de moi, ce qui lui permet de soutenir que les êtres humains peuvent exister sans ego, c'est-à-dire sans essayer d'être « quelqu'un », sans s'identifier à une image de soi.

Les disciplines bouddhiste et psychothérapeutique visent ainsi toutes deux à agir sur l'expérience et sur l'esprit humain. Mais leur approche est très différente - aussi bien leur compréhension de l'ego que de la souffrance diffère : la thérapie vise à la suppression ou au soulagement de la souffrance névrotique et les méthodes spirituelles visent, elles, la suppression de la souffrance existentielle. Aussi l'auteur souligne-t-il l'erreur qu'il y aurait à conclure que les méthodes spirituelles constituent une solution alternative à la psychothérapie professionnelle. En fait, les disciplines spirituelles n'ont qu'une influence indirecte sur la souffrance névrotique.

L'ouvrage s'achève par une présentation de la méditation et de l'éthique bouddhistes, tant en ses fondements qu'en ses prescriptions. L'auteur a des pages éclairantes sur la nature de cette éthique fondée sur le sentiment - et non pas sur une pensée axée sur le bien et le mal. Un tel sentiment, ou désir universel et transculturel, est plus profond que n'importe quels fondements établis.



Chan comes West

ERIC ROMMELUÈRE

Sheng-yen, John Crook, Simon Child, Max Kalin, Zarko Andricevic
Dharma Drum Publications, New-York, 2002 (en anglais).

Quatre européens ont, à ce jour, reçu la transmission du maître Sheng-yen dans la tradition du Chan chinois : les Britanniques John Crook et Simon Child, le Suisse Max Kalin et le Croate Zarko Andricevic.

Ce livre relate leur parcours. Chacun d'entre eux retrace dans un style simple sa découverte du bouddhisme puis sa rencontre avec le maître chinois, parfois ses errances et ses difficultés, enfin son expérience du

kenshō (l'illumination façon zen). L'ensemble est bref et se lit comme des pages d'un journal intime. Dans la préface, rédigée par Sheng-yen lui-même, celui-ci raconte son propre itinéraire puis explique le sens qu'il accorde à la transmission, cette reconnaissance formelle du disciple spécifique aux écoles zen.

Qu'en feront ces Occidentaux ? Leur culture, leur parcours sont évidemment différents et puis, à la dif-

férence de Sheng-yen, aucun d'entre eux n'est moine. « Comment dois-je enseigner le Chan en Grande-Bretagne ? » demande un jour John Crook et Sheng-yen de répondre : « Je suis chinois, vous êtes anglais. C'est à vous de trouver ! »

La transmission apparaît dès lors comme la marque d'une confiance inébranlable, que si le Chan est venu en Occident, il s'y perpétuera, même sous des formes différentes.

Comptes rendus de lecture

Corps - âme - esprit par un bouddhiste

Jean-Pierre Schnetzler, éditions Le Mercure Dauphinois, 2002

FABRICE MIDAL

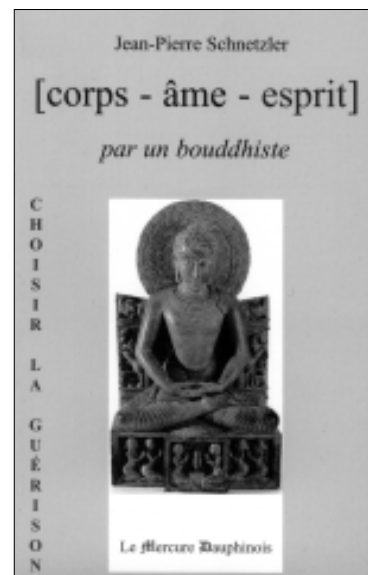
Les éditions du « Mercure Dauphinois » publient six volumes où un représentant de l'orthodoxie, du catholicisme, du protestantisme, du judaïsme, de la philosophie et du bouddhisme exposent la compréhension de la tripartition « corps, âme, esprit » selon sa Tradition respective. L'enjeu est de montrer les possibles dépassements à la coupure dualiste entre le corps et l'âme qui marque notre temps, engendrant de douloureux conflits. Le volume sur le bouddhisme est rédigé par J.-P. Schnetzler, qui consacre son propos à la répartition en trois mondes (du désir, des formes pures et du sans-forme).

Le monde du désir (*kāmaloka*) est caractérisé par la fixation du mental sur ses désirs et les actions correspondantes. A ce niveau de réalité se trouvent les six mondes que l'auteur décrit en détail (enfers, fantômes affamés, animaux, humains, anti-dieux et multiples dieux). Dans ces six destinées, les êtres transmigrent sans cesse, enchaînés par le désir et la répulsion, aveuglés par l'ignorance. L'auteur consacre des pages éclairantes sur les principes de la transmigration, qu'il faut comprendre en relation avec l'insistance bouddhiste sur la non existence-en-soi. Le confinement psychologique qui préside ce monde est illustré par le personnage de Mâra, la mort qui mine le bonheur des dieux, le moi qui se prend pour une réalité centrale, autonome et séparée,

au lieu de se reconnaître transitoire et dépendant. Le domaine de la forme pure (*rūpaloka*) comprend l'activité mentale libérée temporairement des attraits du monde du désir. Il se caractérise par une grande lucidité et peut être expérimenté durant la méditation. Il correspond à un niveau paradisiaque. Le domaine supérieur ou informel (*arūpa*) est celui de la conscience contemplative, affranchie de toutes les limites conceptuelles et formelles. Ses caractéristiques, extérieurement visibles par le méditant qui y demeure, sont : immobilité, absence du monde extérieur, ralentissement métabolique extrême.

Mais l'auteur souligne que, dans la perspective bouddhiste, l'esprit n'est véritablement supra-mondain que s'il a dépassé toute partialité pour une forme particulière de conscience. La réalité ultime n'est pas un quatrième monde séparé des trois premiers, mais l'état naturel des trois mondes non séparés, profondément caché en chacun de nous. L'originalité de la description bouddhiste est d'avoir insisté sur le rôle causal du mental, intermédiaire entre la matière et l'esprit. C'est lui qui engendre le monde du désir lorsqu'il se fixe sur une vision dualiste, enfermée dans les attachements aux désirs et répulsions.

La grande connaissance que l'auteur a de la pensée Traditionnelle lui per-



met de tracer des ponts entre hermétisme et bouddhisme - ces deux voies permettant la transmutation du fer profane en or spirituel, de notre confusion en sagesse. Il est ainsi possible de ne pas rester enfermer dans l'univers unidimensionnel que propose notre société matérialiste : « Toutes les grandes traditions enseignent la dignité intrinsèque de l'homme. Se sentir fondé dans l'esprit universel revalorise, sécurise parfaitement, donne un sens à la vie et soutient la pratique puisque la libération est possible. Mais le cosmos aussi prend sens, celui de conduire la conscience à sa perfection actualisée. »

L'après-Zen

Janwillem Van de Wetering, Bibliothèque Rivages, Paris, 2002

ERIC ROMMELUÈRE

J. Van de Wetering, auteur de romans policiers à succès, d'origine néerlandaise, a mené pendant plusieurs années une double vie de méditant zen. Au début des années soixante, il s'essaie d'abord à la pratique des *kōan* sous la férule d'un maître japonais dans son monastère de Kyōtō. Quelques romans plus tard, il s'exerce à nouveau dans un centre de la côte Est des Etats-Unis ouvert par un disciple américain de son ancien maître. De ses expériences étaient nés *Le Miroir*

Vide et *Un Eclair d'éternité*, best-sellers de la littérature zen (réédités en français aux éditions Rivages). *L'après-Zen* constitue le dernier volet de cette trilogie consacrée aux vicissitudes de la pratique du Zen. Van de Wetering revient, avec une certaine nostalgie, mais toujours avec le même regard amusé et parfois désabusé, sur les protagonistes de la « grande affaire de la vie et de la mort » qu'il a pu côtoyer ici ou là. Une série de portraits où se télesco-

pent passé et présent, Orient et Occident, compose un livre écrit comme un roman mais où tout est si vrai : les maîtres zen qui se prennent au sérieux, ceux qui ne se prennent pas au sérieux, les bonzes qui font le mur, les pratiquants qui ont tout laissé tomber comme un plaqué une maîtresse trop envahissante et qui pensent que le meilleur dans le Zen, c'est son après. Mais qui tous rêvent encore - comme Van de Wetering, sans doute - de l'Eveil...

Comptes rendus de lecture

Le Dharma de saint Benoît :

ERIC ROMMELUÈRE

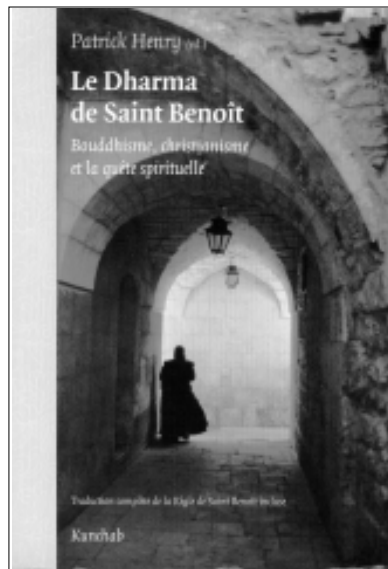
sous la direction de Patrick Henry, éditions Kunchab, Huy, 2002.

L'été 96, des chrétiens et des bouddhistes américains se réunissent à l'abbaye de Gethsemani, dans le Kentucky, pour une semaine de rencontre. Un bénédictin et une religieuse expliquent comment la règle de saint Benoît résonne dans leur vie. Patrick Henry, acteur du dialogue inter-religieux aux Etats-Unis, est frappé par un discours où un moine bouddhiste n'aurait nulle peine à se reconnaître. Il sollicite alors le Dialogue Inter-religieux Monastique (DIM) afin de commissionner quatre des participants bouddhistes pour qu'ils méditent à leur tour sur la Règle.

Ils s'adressent alors à trois des enseignants américains parmi les plus connus, Norman Fischer (Zen), Joseph Goldstein (Theravâda) et Judith Simmer-Brown (Shambhala) auxquels ils adjoignent une moniale chinoise, Yifa (Fo Guang Shan). De leurs regards croisés est né ce livre rafraîchissant et agréable à lire. Patrick Henry ne s'est pas en effet contenté de compiler les diverses contributions mais de les articuler dans un texte où lui-même dit son affection pour la Règle.

Le livre n'en est que plus vivant et vibrant. La discipline d'une communauté chrétienne peut sembler un sujet aride et surtout dépassé. Tous pourtant soulignent son actualité et son universalité. Tous voient dans l'engagement spirituel, de par ses contraintes même, la source d'une intériorité renouvelée, une ouverture vers la liberté. Patrick Henry le dit avec ses

propres mots : « Le sens premier des mots latin et grec traduits par règle est treillis. Saint Benoît ne réglementait pas la vie ; il établissait un cadre sur lequel la vie peut croître. La branche d'une plante qui grimpe sur un treillis ne peut aller dans n'importe quelle direction à volonté, pourtant on ne peut pas savoir exactement à l'avance quelle chemin elle va prendre. La plante trouve sa propre voie, à l'intérieur d'une structure. L'espace dans lequel elle se meut est ouvert, bien qu'il ne soit pas sans limites. » (p. 17). Les bouddhistes ne diront pas autre chose. Tous aiment le caractère éminemment concret de la Règle : comment vivre au quotidien, dans l'ordinaire de la vie, le chemin spirituel ? Norman Fischer, Joseph Goldstein, Judith Simmer-Brown et la vénérable Yifa relatent finalement leur propre expérience, la manière dont ils ont vécu leur propre engagement dans le bouddhisme avec sa part de doute, d'humilité, d'abandon et d'ouverture. La traduction intégrale de la Règle de saint Benoît complète l'ouvrage. Un livre du cœur.



Parutions annoncées

La femme... la violence... « Ce qu'en disent les religions »

Volumes 4 et 5 de la collection publiée par les éditions de l'Atelier

Lancée en septembre 2001, la collection « Ce qu'en disent les religions » propose aux lecteurs de découvrir les grandes religions (judaïsme, christianisme, islam, hindouisme et bouddhisme) à travers des volumes thématiques.

L'intérêt du principe éditorial adopté est multiple. Chacun des auteurs invités à représenter une religion est tout d'abord invité à exposer le point de vue de sa tradition dans un article développé sur une quinzaine de pages. Il y présente tout à la fois le point de vue doctrinal traditionnel, ses évolutions historiques comme ses implications pratiques, dans la cohérence de la re-

ligion qu'il représente. La deuxième partie de l'ouvrage propose une question d'actualité traitée par chacun des auteurs dans un court article de deux pages maximum.

Vient enfin la transcription écrite d'un débat pendant lequel les auteurs réagissent à leur lecture des contributions de leurs collègues. A la confrontation des religions succède ainsi un véritable dialogue, permettant de mettre en valeur les points de rencontre comme les spécificités propres à chaque tradition, mais aussi d'aborder de nouveaux développements.

Trois premiers volumes ont paru l'an passé sur les thèmes de « La mort »,

« Le corps » et « La prière ». Le point de vue du bouddhisme y était présenté par Véronique Crombé, conférencière du Musée national Guimet, à qui l'on doit déjà un excellent ouvrage sur *Le Bouddha*, paru aux éditions Desclée de Brouwer en 2000.

Pour les volumes 4 et 5, qui paraîtront cet automne, les éditions de l'Atelier ont fait appel à deux membres de l'Université Bouddhique Européenne : Fabrice Midal, pour traiter le thème de « La violence », et Dominique Trotignon, pour « La femme ».

D'autres volumes sont d'ores et déjà annoncés sur les thèmes de « L'éducation » et de « La justice ».

Agenda - quelques propositions

Septembre 2002

samedi 14 et dimanche 15

Sesshin Zen sôto, animée par Jacques Brosse. Renseignements : Dhagpo Kagyu Ling, Landrevie, 24290 Saint-Léon-sur-Vézère.
Tél. 05.53.50.70.75.

samedi 14 et dimanche 15

Approche de la philosophie bouddhiste. Enseignement par Dominique Thomas. Renseignements : Dhagpo Kagyu Ling, Landrevie, 24290 Saint-Léon-sur-Vézère.
Tél. 05.53.50.70.75.

samedi 14 et dimanche 15

La cessation de la souffrance, avec Jean Pierre Schnetzler. Renseignements : Institut Karma Migyur Ling Montchardon, 38160 Izeron.
Tél. 04.76.38.33.13.

dimanche 15 septembre

Présentation des Instituts Ganden Ling (école Guélug) et de leurs activités. Renseignements : Institut Ganden Ling, Chemin de la Passerelle 77250 Veneux-les-Sablons.
Tél. 01.64.31.14.82.

du jeudi 19 au dimanche 22

Shesshin, école Zen rinzaï. Renseignements. La Falaise Verte, La Riaille 07800 St-Laurent-du-Pape.
Tél. 04.75.85.10.39.

du vendredi 20 au dimanche 22

Sessions de méditation et enseignement, avec Jean Pierre Schnetzler. Renseignements : Karma Migyur Ling Montchardon, 38160 Izeron.
Tél. 04.76.38.33.13.

samedi 21 et dimanche 22

Enseignement sur le Lam Rim, par Dagpo Rimpoché, à Veneux. Renseignements : Institut Ganden Ling, Chemin de la Passerelle 77250 Veneux-les-Sablons. Tél. 01.64.31.14.82.

samedi 21 et dimanche 22

Sessions d'introduction au Dharma, enseignement et pratique de la méditation. Renseignements : Institut Karma Ling, Hameau de Saint-Hugon, 73110 Arvillard.
Tél : 04.79.25.78.00.

du vendredi 27 au dimanche 29

Sesshin zen sôtô à Clermont-Ferrand, animée par Roland Rech. Renseignements : AZI - Temple de la Gen-dronnière, 41120 Valaire.
Tél. 02.54.44.04.86

du vendredi 27 au dimanche 29

Retraite de méditation Zen, dirigée par Catherine Genno Pagès Sensei. Renseignements : Centre Dana, 22 avenue Pasteur 93100 Montreuil.
Tél/Fax : 01.49.88.91.65.

samedi 28 et dimanche 29

Le bonheur intérieur. Enseignement par droupla anila Tashi Wangmo. Renseignements : Dhagpo Kagyu Ling, Landrevie, 24290 Saint-Léon-sur-Vézère. Tél. 05.53.50.70.75.

samedi 28 et dimanche 29

Sesshin zen sôtô à Lasne (Belgique), animée Jean-Pierre Faure. Renseignements : AZI - Temple de la Gendronnière, 41120 Valaire.
Tél. 02.54.44.04.86.

samedi 28 et dimanche 29

Yoga Tibétain, avec Lama Norbou et Lama Shakya. Renseignements : Kagyu Dzong, 40 route de la Ceinture du Lac Daumesnil 75012 Paris.
Tél. 01.40.04.98.06.

du samedi 28 au lundi 30

Sesshin zen sôtô à Marseille, animée Simone Wolf. Renseignements : Association Zen Internationale - Temple de la Gendronnière, 41120 Valaire.
Tél. 02.54.44.04.86.

samedi 14 et dimanche 15

Pour la troisième année consécutive, la Pagode du bois de Vincennes accueille le « **Festival des cultures du Tibet et de l'Himalaya** ». Plusieurs spectacles seront offerts, dont une représentation d'un opéra Tibétain, le *Lhamo* (« Le chant des déesses »). Forums et projections de films ponctueront aussi ce week-end. Le Vénérable Dagpo Rinpoché prononcera une conférence consacrée à la culture du Tibet. On y trouvera de nombreux stands sur l'édition, les voyages et l'artisanat des pays de l'Himalaya.

Renseignements à la « Maison du Tibet ». Tél. 01.46.56.22.66 ; site Internet : <http://www.tibet-info.net>

à partir du 15 octobre

Cycle de cours sur le bouddhisme au « Centre Sèvres » (Faculté jésuite de Paris).

Le « Centre Sèvres » propose en 2002-03 deux cycles de cours (au premier et troisième trimestre) et une conférence-débat, en janvier, qui associeront des enseignants de la Faculté jésuite de Paris et des membres de l'UBE (Philippe Cornu, Eric Rommeluère et Dominique Trotignon).

Le premier trimestre (10 séances, le mardi de 14 h 30 à 16 h 30) sera consacré au thème : « Le bouddhisme - Comment concilier unité et diversité des courants ? ».

La conférence-débat du 7 janvier 2003 portera, elle, sur la question : « Le bouddhisme en Occident est-il orthodoxe ? ».

Le troisième trimestre (7 séances, le mardi de 14 h 30 à 16 h 30) permettra enfin d'aborder « Le bouddhisme et les grandes questions de société ».

Renseignements et inscriptions : « Centre Sèvres », Faculté Jésuite de Paris, 35^{bis} rue de Sèvres 75006 Paris. Tél. 01.44.39.75.00.

Un agenda, régulièrement remis à jour, est accessible sur le site Internet de l'UBE : <http://bouddhisme-universite.org> - rubrique « Actualités »